

Histoire de l'orgue en Alsace

texte de Francis Jacob 2007 revu en 2014

(les chiffres sur le décompte des orgues à des dates données sont empruntés à Pie Meyer-Siat)

Inventé en Grèce en 246 av J.-C. par Ctésibios, l'orgue connut une large diffusion dans l'Antiquité. Les romains, qui pendant longtemps n'appréciaient pas la musique des instruments, le découvrent en 50 après Jésus-Christ. Ctésibios était un mécanicien fameux : on lui doit en dehors de l'orgue le piston, l'hydraule, le clavier, la soupape, le monte charge, le clepsydre (horloge à eau), l'horloge musicale, le canon à eau. L'orgue était dans ces temps un instrument d'extérieur, ce qui implique une puissance certaine. Dans l'Antiquité, on l'a utilisé dans les cirques pour accompagner les courses de char. Les romains l'utilisaient au théâtre. Il était présent dans toutes sortes de manifestations : combats de gladiateurs, banquets, festivités. Thaïs, l'épouse de Ctésibios était organiste. Dans l'Antiquité, il n'était pas rare que les organistes soient des femmes. Des concours d'orgue étaient organisés. Néron aurait découvert cet instrument pendant un voyage en Grèce, il fit vœu d'en jouer pour célébrer son triomphe si la victoire lui était donnée sur les Gaulois lors de la sédition de 67. Ses successeurs, Élagabal, Sévère, Alexandre, Gallien, furent de fervents admirateurs de l'orgue.

Il fut l'instrument impérial à Byzance, alors qu'il disparaissait en Occident, pour y revenir après 3 siècles d'absence : en 757, l'empereur Constantin Copronyme fit cadeau d'un orgue à Pépin-le-bref.

Il devint instrument d'église vers l'an 1000. Pendant très longtemps, son rôle a été d'alterner avec le chant (le grégorien) et non d'accompagner le chant.

En 1260, il est fait mention pour la première fois d'un orgue en Alsace, à la cathédrale de Strasbourg. 13 orgues s'y sont succédés depuis. Les Dominicains de Strasbourg eurent un orgue en 1292, les Franciscains de Thann en 1345. Au 15^e siècle, l'Alsace compte une vingtaine d'orgues. À cette époque, on n'avait pas encore inventé les registres, l'orgue donnait en permanence un son plein, correspondant à ce qui est aujourd'hui le « plein-jeu » de l'instrument, on parle de « Blockwerck ».

Jusqu'au 15^e siècle, il en va de l'orgue comme d'autres domaines d'excellence, celui de la construction des cathédrales, par exemple : dans les deux cas, à l'échelle européenne, les réalisations sont relativement peu nombreuses, et font appel pour la conception et la direction des travaux (et la réalisation dans le cas de l'orgue) à des spécialistes qui sont amenés parfois à voyager très loin pour leur activité professionnelle. Par rapport aux époques ultérieures, où le nombre de réalisations et de personnes qui s'en occupent augmente, on constate que le style est plus unifié à des époques plus lointaines. Par la suite, on distingue l'apparition et le développement de styles plus régionaux quand la production s'intensifie. Ainsi, jusqu'au 16^e siècle, le style des grandes constructions présente moins de différences à travers l'Europe que plus tard : une grande église gothique à Hambourg peut avoir beaucoup de points communs avec une église gothique en Espagne, alors qu'on identifiera facilement un bâtiment danois, italien, parisien ou autrichien du 17^e siècle. De la même manière, le style des orgues est assez commun en Europe, jusqu'au 16^e siècle. Les facteurs d'orgues sont encore peu nombreux, voyagent souvent loin, connaissant des réalisations qui se trouvent à de grandes distances et s'en inspirent. Plus tard, des véritables écoles nationales (pour schématiser) vont adopter et cultiver un style propre : le connaisseur identifiera facilement un orgue italien, espagnol, français, allemand du Nord ou du Sud, etc.

Au 16^e siècle, la Réforme à ses débuts — le courant calviniste en particulier — rejette l'orgue, assimilé à la « Papstleyer ».

Au 17^e siècle, les noms de Wagner, Balner, Aebi, se distinguent parmi les facteurs d'orgues installés en Alsace. A la fin du 17^e siècle, tous ces facteurs d'orgues sont décédés et sans succession. En Alsace, le style des orgues jusque là est celui qu'on retrouve dans les régions allemandes environnantes.

A la fin du 17^e siècle, alors que l'Alsace est devenue française en 1648 et Strasbourg en 1681, le style des orgues va lui aussi changer d'influence, et l'orgue français s'impose en Alsace. Paradoxalement, ce sont des facteurs d'orgue venus d'Allemagne, et parmi eux, les Silbermann, qui cultiveront un style inspiré de l'orgue Français (pas à 100%, l'influence du protestantisme qui a besoin de l'orgue pour accompagner le choral, vient déjà changer le schéma instrumental français). En 80 ans, Silbermann père et fils ont construit 91 orgues, en Alsace et ailleurs.

De façon générale, la facture d'orgue suit des directions différentes dans les pays protestants et dans les

pays catholiques. À partir du 17^e siècle, on introduit la pratique d'accompagner le chant de l'assemblée par l'orgue dans les églises protestantes. Cela n'existait pas dans les églises catholiques où le chant était confié à des spécialistes (schola, dans le chœur), et l'orgue s'écoutait en silence (processions, versets en alternance avec le grégorien ou en alternance avec des polyphonies). L'orgue protestant devient dans certaines régions particulièrement fort dans le but d'être efficace pour soutenir une assemblée nombreuse qui chante. Ceci explique certaines caractéristiques des factures d'orgue de Gottfried Silbermann, ou de Schnitger, avant lui. En Alsace, les Silbermann ont introduit des éléments du style des orgues français, mais n'ont pas retenu les caractéristiques de la pédale à la française, en vue de permettre l'accompagnement du chant d'assemblée.

En 1700, l'Alsace comptait 73 localités équipées d'un ou plusieurs orgues, soit près d'une centaine d'instruments au total. Au 18^e siècle, l'orgue entre dans les villages d'Alsace. De 1712 à 1912, pratiquement pas une année ne s'écoule sans qu'un ou plusieurs orgues ne soient construits en Alsace, qui compte 300 orgues en 1792, 600 en 1844, environ 1400 en 1980.

« *L'Alsace, Pays des Orgues* ». L'expression est d'Aristide Cavaillé-Coll, le célèbre facteur d'orgues parisien du 19^e siècle. En 1840, il décide de faire un voyage d'étude de la facture d'orgue en Allemagne, et, passant par l'Alsace, il est surpris par l'engouement qu'il constate ici pour l'orgue. Il relève qu'il y a en Alsace « *plus d'orgues que de pianos* » (ce qui est sans doute un trait de langage plus qu'une réalité). L'Alsace et la Lorraine sont les régions de France où la densité des orgues est la plus grande, à savoir la même que dans les pays du Nord en général (Allemagne, Scandinavie, Angleterre, Suisse : dans tous ces pays, on trouve à peu près systématiquement un orgue dans chaque église). Récemment, il s'est dit en Alsace, sur la base de l'affirmation de Cavaillé-Coll, que l'Alsace est la région au monde la plus riche en orgues, mais ceci n'est pas fondé.

Au 19^e siècle, certains textes d'archives de conseil de fabrique rapportent qu'il est impensable de concevoir plus longtemps l'office divin sans le soutien musical de l'orgue, et décident de commander « un orgue plus grand et plus beau que celui du village voisin »... C'est l'époque des grandes manufactures Stiehr (Bas-Rhin) et Callinet (Haut-Rhin), qui ont œuvré de façon très intense pour équiper les villes et villages d'Alsace. Leurs instruments étaient assez traditionnels pour leur époque (loin des modernismes Parisiens) mais sonnait généralement très bien, et très robustes.

Vers la fin du 19^e, le goût évolue et se plie aux nouvelles tendances, aux nouvelles techniques : les instruments deviennent de plus en plus grands, et pour les manœuvrer, des systèmes nouveaux, transmission à machine Barker, transmission pneumatique puis transmission électrique, ont succédé à la traditionnelle transmission mécanique. Le style des orgues se veut symphonique : l'orgue se doit d'imiter l'orchestre, ses couleurs instrumentales, ses nuances, ses effets. Les jeux aigus et la couleur universelle de l'orgue, le plein-jeu, riche et brillant, passent pour un temps pour démodés.

En 1917, l'armée allemande confisque les tuyaux de façade des orgues d'Alsace et de Lorraine, ainsi que des cloches, pour alimenter l'industrie de l'armement en métal.

Après la 2^e guerre mondiale, l'intérêt pour la « musique ancienne » oriente la facture d'orgue vers une prise de conscience de l'intérêt historique des instruments anciens, désormais restaurés plutôt que systématiquement modernisés. La facture des orgues neufs suit ce mouvement, on revient à la traction mécanique, qui offre une sensibilité de jeu inégalée et aux timbres riches en harmoniques.

Au 20^e siècle, les facteurs d'orgues qui ont œuvré en Alsace ont été principalement Rinckenbach, Roethinger, Schwenkedel, Kern, Koenig, Mulheisen.

Il est intéressant de remarquer à quel point l'évolution des styles d'orgues suit pas à pas l'histoire mouvementée de cette région balancée entre les cultures germanique et française. En voici deux exemples : La cathédrale de Strasbourg a été dévolue au culte réformé dès 1525. En 1682, quand Louis XIV rattache Strasbourg à la France (le reste de l'Alsace était devenue française en 1648), il restitue la cathédrale au culte catholique, et l'évêque, en exil depuis 1525 à Molsheim, s'installe à nouveau à Strasbourg. Dans le même mouvement, c'est Andreas Silbermann — paradoxalement un saxon — qui va opérer la mutation d'une facture d'orgue jusque là de style germanique en Alsace, vers un style inspiré de la facture d'orgue qu'il est allé découvrir à Paris pour créer un type d'orgue qui lui est finalement propre. A noter aussi que la cathédrale confiée à Silbermann la reconstruction de l'orgue en 1713, bien qu'il soit protestant. La question n'est pas anodine à l'époque : 32 ans avant, elle était retirée aux protestants (St-Thomas devient leur église principale) pour être rendue aux catholiques, conséquence du rattachement de Strasbourg à la France en 1681.

Silbermann était considéré comme le meilleur facteur d'orgue dans la région à l'époque. Une inscription ancienne, à même le buffet, proclame : « *Er heisset Silbermann und seine Werk seynd gülden* » (*Son nom est Silbermann (=homme d'argent) et ses ouvrages sont de l'or*).

Plus tard, en 1870, alors que l'Alsace devient allemande, la ville de Mulhouse, francophile, commande un orgue à Cavallé-Coll, alors que ce sont les firmes allemandes qui fournissent les instruments à partir de cette date (Walcker, Link, Weigle). Cette commande est vue comme un acte politique et militant. La musique suit pas à pas l'histoire, l'évolution, la vie...

Cécile et Emmanuel CAVAILLÉ-COLL : Aristide Cavallé-Coll - Ses origines, sa vie, ses œuvres, Paris, Fischbacher, 1929 : document plus complet (tel que le cite Meyer-Siat) :

Une lettre de Callinet aîné l'avait invité à s'arrêter à Rouffach en quittant Strasbourg. « Je passerai, demain 23, le reste de la journée à Rouffach et le lendemain 24, j'irai à Bâle et à Berne, à moins que M. Callinet ne veuille me retenir un jour pour me faire voir les orgues de Massevaux dont on m'a beaucoup parlé. Il est probable que je serai obligé de rester un jour ou deux à Berne pour voir Kützing (auteur d'ouvrages sur la facture d'orgues) et un premier ouvrier (M. Haas) du fameux Walker de Ludwigsburg qui est en train de monter un grand orgue de 32 pieds.

Bâle. 25 septembre, 1844.

« ... La pluie que, malheureusement, j'ai eu continuellement, à Strasbourg, m'a empêché d'être aussi expéditif que j'aurais pu et j'ai manqué M. Callinet à Rouffach, de quelques heures. J'ai reçu bon accueil de Mme Callinet et de ses filles ; j'y ai passé la soirée et visité les ateliers et les magasins de bois de notre confrère qui est très bien installé. J'ai couché à Rouffach, et bien couché, je vous l'assure ; cela m'a fait grand bien, après toute l'eau de Strasbourg. »

Le 24, à cinq heures du matin, il prend, à Rouffach, le premier train pour Saint-Louis, où il arrête une voiture qui le mènera à Lutter. C'est là que se trouve M. Callinet, « à cinq ou six heures de Saint-Louis ». — 10 francs ! Le prix lui semble un peu cher, mais il change d'avis, une fois engagé dans le chemin boueux où les roues enfoncent jusqu'au moyeu. Il prend gaîment les inconvénients du voyage : c'est le lit de la rivière qui sert de route ; il est à peine plus large que la voiture ; si l'on est cahoté, impossible, du moins, du verser. — Qu'arriverait-il si l'essieu cassait ? Bah ! la voiture se ferait bateau. Et si l'on rencontrait une autre voiture ? Il faudrait démonter la calèche et la transporter, à l'épaule, de l'autre côté. Ces suppositions ingénues le font rire de bon cœur.

« Arrivés à l'extrémité de notre canal, nous avons enfin trouvé la cité de Lutter, une grande ville composée d'une petite église, d'une douzaine de maisons et d'une centaine d'habitants. Je vous défie de la trouver sur la carte la plus détaillée. J'ai cru un instant que mon guide, bien que postillon de la Poste Royale, s'était trompé, car il ne paraissait pas trop certain de la route ; il me dit qu'il y avait plus de vingt ans qu'il n'était passé par là. Nous voilà donc arrivés à l'église où j'aperçus l'orgue qu'on était en train de monter. Je fus rassuré. Je demande M. Callinet ; quelques personnes présentes me répondent dans leur baragouin : Herr Callinet ? Je leur répondis : Ya ! — mais je me serais trouvé embarrassé, sans mon conducteur qui parlait un peu français et me dit qu'il était allé déjeuner. Nous fûmes donc trouver Herr Callinet qui fut aussi surpris de me voir que je l'étais de savoir que, dans un bourg semblable, on s'avisait de faire un orgue. Après les salutations d'usage, — il finissait son déjeuner et je commençais le mien. de bon appétit, — Herr Callinet demanda une bouteille de Tokay que nous avons vidée avec le Herr Maire qui était présent ; puis enfin, le café et le petit verre. Je commençai alors à comprendre qu'on pouvait vivre dans un pareil village. Après cette intéressante pause, nous sommes allés voir les tuyaux d'orgue. L'instrument était assez avancé pour en entendre quelques sons. Nous avons bavardé là pendant une heure. Je lui exprimai mon étonnement de voir un si petit village faire l'acquisition d'un orgue aussi complet. Car il faut vous dire qu'il est à deux claviers, positif et grand orgue, avec pédale séparée, bourdon de 16, flûte ouverte de 8 et trompette, etc., il contient bien une vingtaine de jeux. Il me dit alors que, si j'avais eu le temps de passer une journée avec lui, il pourrait me montrer, dans ces vallées, une trentaine d'orgues plus complets que celui-là, pour des villages qui n'avaient guère plus d'importance. Il paraît que c'est le pays des orgues. C'est l'inverse de la France ; il y a plus d'orgues que de pianos. Cela est dû en partie à ce que tous les instituteurs, grands et petits, sont organistes et qu'ainsi ils ne manquent pas d'organistes pour les toucher. Le travail ne présente rien d'extraordinaire, mais c'est solidement établi avec de bons matériaux ; c'est d'un entretien facile, cela vaut mieux pour ces petites contrées, que les orgues à combinaison mécanique (mais seulement dans ces petits pays). M. Callinet me paraît un homme très actif ; il est bien secondé par ses ouvriers qu'il paye bon marché. Les marchandises lui coûtent peu, en sorte que, sans en faire plus qu'un autre, je conçois qu'il puisse livrer à moitié prix et gagner autant. Pour finir ma narration de ce petit voyage, je dois vous dire que nous sommes entrés à l'hôtel avec Herr Maire, qui est un beau petit paysan avec lequel nous avons vidé la fiole de Champagne, et après avoir embrassé Herr Callinet qui a paru aussi content de moi que moi de lui. Je suis remonté dans ma calèche et me suis embarqué pour Saint-Louis où j'ai pris le convoi de 9 h. du soir pour Bâle, d'où je vous écris. »

Genève, dimanche, 29 septembre, 1844.

« Mon cher père. — J'ai quitté Bâle, le 25 à 7 h 1/2 du soir, pour aller à Berne où je suis arrivé, le 26, à 6 h. 1/2 du matin. »